



SUPER
FRISSONS^{MD}

Méchants fantômes

VÉRONIQUE DROUIN
FRANCE GOSSELIN • MAGALI LAURENT

VÉRONIQUE DROUIN
FRANCE GOSSELIN
MAGALI LAURENT

Méchants fantômes

Illustration de la couverture : AUDREY JADAUD


FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

VÉRONIQUE DROUIN

**Esprit
menaçant**

Vieux manoir à rénover

Caméra en main, j'entre dans la maison. L'intérieur est très sombre, je ne vois presque rien à travers ma lentille. Les rayons de soleil ont de la difficulté à se frayer un chemin entre les lourds rideaux de velours accrochés aux fenêtres. Je plisse le nez. L'odeur âcre de renfermé pique même les yeux. J'ai un mouvement de recul quand une silhouette apparaît soudain dans mon champ de vision.

— C'est pareil comme dans mon souvenir ! J'avais tellement hâte d'arriver ! s'écrie maman.

— Je la trouve encore plus belle que lors de notre visite ! renchérit papa, plus loin.

Moi, je ne suis pas impressionné. Cette maison est vieille et décrépite, même avec son décor antique. Je ne vois pas du tout pourquoi ils sont si heureux. Surtout que notre dernière résidence commençait à peine à être confortable avant qu'on parte.

Le passe-temps de mes parents est de prendre des ruines et de les rénover. Ils aiment faire des transformations de décors extrêmes, tout arracher et tout réparer. Ces changements font que nous vivons dans un chaos permanent.

Nous avons déménagé trois fois en deux ans. La première fois, dans une petite baraque située près d'un bois. La deuxième, dans une bicoque à deux étages au milieu d'un champ. Et là, dans cette énormité victorienne avec des tourelles et des balcons.

Heureusement, à cause de leur travail, mes parents restent toujours assez près du village. Je peux donc continuer de fréquenter la même école et garder mes amis. Je suis dans la classe

de Léa et Amir depuis la maternelle et nous formons un trio inséparable.

Tandis que maman et papa transportent les dernières boîtes qui sont restées dans l'auto, je me promène entre les monticules de meubles pour capter sur pellicule leur dernier achat. J'adore tout filmer, car on ne sait jamais quand une situation intéressante peut survenir.

Dans cette maison, il y a du papier peint partout et des tapis aux motifs orientaux couvrent une partie des planchers au vernis écaillé. Le hall est grandiose avec un énorme lustre suspendu au centre, couvert de toiles d'araignées. Dans le corridor, une ampoule défectueuse clignote.

Plus loin, un grand foyer occupe un mur entier du salon et, au fond, il reste des cendres de vieux journaux, à moitié consumés. Quant à la cuisine, elle est séparée par une petite pièce qui servait autrefois aux domestiques. Il y a des pièges à souris sur le sol. Dans ce

que je crois être un garde-manger, je trouve un escalier caché. Un passage secret...

Je l'emprunte en grim pant les marches d'un pas lent. Il fait très noir puisqu'il n'y a pas de fenêtres. La lampe sur ma caméra éclaire un peu le chemin. Une fois à l'étage, j'avance dans un couloir dissimulé derrière les pièces. Je croise quelques portes. La première que je pousse mène dans un boudoir aux murs de bois. J'y entre, fasciné. Des livres poussiéreux s'entassent sur les étagères.

— Samuel!

Je bondis.

Papa tend le cou par l'ouverture de la porte.

Il a l'air bien amusé de m'avoir fait sursauter.

J'abaisse ma caméra avec une moue.

— Quoi?

— Tu as vu ta chambre?

— Non, pas encore.

— Tu n'es pas curieux? Viens voir!

Avec un soupir, je roule des yeux et je le suis. Le problème, c'est que ça ne sera pas ma

chambre longtemps. Une fois les rénovations terminées, je vais devoir la quitter. Et encore décrocher mes affiches de films, ranger les carnets dans lesquels j'écris mes futurs scénarios et mettre de côté mes dessins. Parce que mon rêve, plus tard, c'est d'être cinéaste. Mais chaque fois que je commence à filmer un de mes projets, on déménage ! Ça finit par m'énerver !

Par contre, quand j'entre dans la pièce au fond du couloir, je ne peux cacher mon étonnement.

Sur tout un mur, il y a une immense fenêtre dont le haut a une forme arrondie. Un grand arbre aux branches tordues s'élève derrière. Les cloisons sont peintes en bleu foncé et une grosse armoire de bois occupe un coin. Mon lit de fer et mes meubles ont été déposés au centre avec mes boîtes. Tant mieux, je devrais pouvoir m'installer rapidement...

En voyant mon sourire, mon père ébouriffe mes boucles brunes.

— Tu es content ?

— Ouais. C'est correct.

— Et tu vas voir, avec les modifications que nous allons faire, ta mère et moi, ce sera encore plus spectaculaire !

Surpris, je dis :

— Je pensais que vous alliez respecter la demande bizarre de ceux qui habitaient ici avant...

Mes parents m'ont emmené avec eux quand ils sont allés chez le notaire pour signer le contrat d'achat de la maison et prendre les clés. Même si la discussion ne m'intéressait pas du tout, j'ai entendu l'étrange condition fixée par les anciens propriétaires : ce qui se trouve derrière les murs doit y rester.

— Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas changer la couleur ou poser d'autres luminaires, répond papa. De toute façon, il va aussi falloir que je regarde ce qu'il y a à l'intérieur des parois pour m'assurer que l'isolant n'est pas nocif pour notre santé. Mais, en principe, on n'ira pas de l'autre côté...

Je hoche la tête. Ça m'apparaît logique.

VIEUX MANOIR À RÉNOVER

Pourtant, avant de ressortir, je frémis en songeant à ce qui pourrait se trouver derrière ces murs.

Caché dans le mur

Le lendemain, je suis réveillé par des coups répétés. Maman et papa sont déjà à l'ouvrage, même si les boîtes s'empilent encore partout. Quand je descends, à moitié endormi, ma mère est en train de décaper l'imposante rampe d'escalier dissimulée sous une couche noire lustrée. Papa, lui, gratte la tapisserie du hall, sous laquelle se trouve un autre papier peint.

De mon côté, je me promène avec ma caméra. J'ai des devoirs à faire, mais le déménagement m'a donné des idées de films. Et je m'ennuie de mes amis. Une chance, l'école recommence demain après le long congé de la relâche.

— Regarde ça ! me dit maman en retirant l'épaisse couche de peinture.

En dessous apparaît du bois couleur caramel. Pourquoi avoir tout peint si sombre dans cette maison ?

Un rayon de soleil filtre alors par la fenêtre et je lève les yeux. Sur le palier plus haut, il y a un grand vitrail. Il est un peu terni par la poussière, mais des motifs de feuilles et d'animaux s'y révèlent.

Dans une forêt, un lapin, un canard, un renard, une chouette et une corneille se cachent. Ils entourent une petite fille qui tient un bouquet de marguerites. Je lève ma caméra pour zoomer. Avec l'escalier, ça fait un plan intéressant, presque dramatique. Quand la fillette apparaît dans mon objectif, je remarque ses yeux. Ils sont rouges !

— Samuel ! J'ai besoin de ton aide !

Je mets ma caméra de côté et je me tourne vers mon père, perché sur un escabeau.

Aussitôt que je tends les mains, il y dépose son grattoir. Presque tout le mur est maintenant à nu.

— Tu veux bien me donner mon tournevis, s'il te plaît ?

Je fouille dans le coffre à mes pieds et lui tends l'outil. Il dévisse le luminaire mural qui n'arrêtait pas de clignoter.

— On va voir quel est le problème, dit-il en examinant les fils.

— Papa ? Qu'est-ce qui est arrivé aux anciens propriétaires ?

— Oh, ils étaient très vieux. Le notaire m'a dit qu'ils avaient 97 et 102 ans... Et ils restaient encore ici.

— Ils sont allés dans une maison de retraite ?

— Non, ils sont morts.

— En même temps ?

— Le notaire ne l'a pas spécifié. Mais à cet âge, quand un des deux perd la vie, l'autre se laisse parfois aller.

C'est quand même étonnant qu'ils aient vécu si longtemps dans une aussi grande

maison. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'ils n'ont jamais changé la décoration.

— Aïe ! crie soudain mon père

Secoué, il bascule en bas de l'escabeau.
Je me précipite vers lui.

— Papa !

Il se redresse sur un coude tout en secouant sa main.

— J'ai pris un choc !

Maman arrive à son tour.

— Tu n'es pas blessé ? s'inquiète-t-elle.

— Non, je ne pense pas. J'aurai peut-être un bleu ou deux, dit-il en se frottant la hanche.

— Je t'avais prévenu de faire attention à l'électricité !

— Je suis ingénieur, je sais comment ça marche !

— Ingénieur, oui, électricien, non ! Ce sont de vieux systèmes et tu ne connais pas tout !
argumente encore ma mère.

Tandis qu'ils continuent à se disputer, je contemple le luminaire qui pend de son socle. L'ampoule scintille par intermittence.

Sans autre support que les fils pour la retenir, la lampe glisse par saccades vers le sol. Un morceau de plâtre se détache du mur et se brise en tombant. Par le trou, on voit à l'intérieur du mur.

Dans l'ouverture, j'aperçois quelque chose qui dépasse. On dirait une figurine.

Je glisse la main dans la fente et je la prends délicatement.

— Samuel ! Attention de ne pas t'électrocuter ! avertit ma mère.

Je n'y avais même pas pensé, trop attiré par la mystérieuse statuette. Heureusement, je la récupère sans mal.

Au creux de ma paume, je découvre qu'il s'agit d'un petit lapin sculpté dans le bois. Il est mignon. Je me demande bien ce qu'il faisait là.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvre avec fracas et le vent s'engouffre en sifflant.

Une sensation de froid m'envahit aussitôt.

La poussière et les débris entrent en tourbillonnant. Mes parents s'empressent d'aller refermer la porte.

— Il faudrait aussi réparer cette poignée, soupire mon père.

Toujours surpris, je baisse les yeux vers le lapin dans ma main. Je ne peux retenir un frisson.

Les yeux rouges

Le lendemain, je retourne près de la fente, car il me semble avoir vu autre chose quand j'ai récupéré la statuette. Je glisse la main dans le mur et elle y reste coincée. Pris de panique, je tire, mais une force inconnue me retient. Des yeux rouges apparaissent dans la brèche.

Je sursaute. Hagaré, je regarde autour de moi et je me rends compte que l'autobus s'est arrêté. Je me suis endormi durant le trajet qui est plus long qu'avant.

À l'école, je retrouve avec soulagement mon casier. Parfois, j'ai l'impression que c'est le seul repère stable dans ma vie.

Je m'empresse de prendre mes livres et d'aller rejoindre mes amis à l'agora. Assis dans les marches, ils me saluent avec de grands gestes en m'apercevant.

Je m'affale entre la minuscule Léa et l'immense Amir.

— Tu as survécu à ton déménagement ? me demande mon amie en repoussant ses lunettes sur son nez plein de taches de rousseur.

— Ouais. Mais la nouvelle maison est encore plus étrange que la dernière...

— Tu as étudié pour l'examen d'histoire ? ajoute Amir, son livre ouvert sur ses genoux.

Comme d'habitude, il doit être à la dernière minute. Mais cette fois, je suis dans la même situation que lui.

— Pas beaucoup. Mes parents ont rénové hier et j'ai dû les aider.

— Chanceux ! Au moins, tu n'as pas deux frères et une sœur dans la même chambre que toi ! se plaint Amir.

— Ou des morts dans ton sous-sol ! gémit à son tour Léa.

Ses parents sont embaumeurs et ils ont un salon funéraire au rez-de-chaussée de la maison. C'est la seule entreprise de pompes funèbres du village.

J'avoue que c'est assez lugubre comme environnement.

— Oui, mais j'ai hâte de ne plus vivre dans un bric-à-brac en permanence ! Au moins, dans cette maison, mes parents n'ont pas vraiment le droit de toucher aux murs...

— Ah oui ? Pourquoi ? s'étonne Amir.

— Parce que les anciens propriétaires ne veulent pas. Les murs, et surtout ce qu'il y a derrière, doivent demeurer intacts.

— Bizarre comme consigne. Pourquoi ils ne sont pas restés dans ce cas-là ? m'interroge Léa.

Je hausse les épaules.

— Parce qu'ils sont morts... Ils étaient presque centenaires. C'est une condition dans leur testament.

— Étrange, parce que c'est difficile de surveiller ce qui se passe quand on n'est plus de ce monde, affirme Amir.

Je sors alors le petit lapin de mon sac.

— En plus, regardez ce qu'on a trouvé pendant qu'on réparait un luminaire.

Mes deux amis se penchent sur la petite sculpture.

— Mignon. Et c'était dans la lampe ? demande Amir.

— Plutôt derrière, je dirais.

— Donc c'était dans le mur... Dans ce cas-là, vous y avez touché, lance Léa, pensive, en se rongant les ongles.

— C'est pas comme si on avait fait exprès ! C'était un accident ! De toute façon, si on a à planter des clous ou réparer des trous, nous n'aurons pas le choix d'entrer en contact avec les parois de la maison !

— J'imagine, acquiesce Léa. Disons qu'au départ, la consigne est un peu floue.

— Et pas mal large, ajoute Amir. Et si vous défoncez une cloison par accident, qu'est-ce qui va se produire ?

— Aucune idée. Le notaire ne l'a pas dit.

— En tout cas, ce n'est pas comme si les anciens propriétaires allaient revenir vous punir, remarque Léa. Je vis depuis assez longtemps au-dessus d'un salon funéraire pour savoir que les morts sont plutôt discrets...

Je baisse les yeux vers le petit lapin. Dressé sur ses pattes arrière, les oreilles droites, il a l'air en alerte. Et je ne le trouve pas très menaçant. Malgré cela, je me demande comment il s'est retrouvé caché de cette façon.

— Si je suis ici ce matin, dis-je, c'est qu'aucun malheur ne m'est tombé dessus, hier. Cette consigne doit juste être une extravagance des anciens propriétaires.

— Bah, s'ils ont toujours habité au même endroit, ça se comprend un peu, affirme Amir.

— Ils étaient peut-être attachés à leur maison et ne voulaient pas qu'elle change, dit Léa avec empathie.

— Malheureusement pour eux, mes parents ont des intentions différentes !

LES YEUX ROUGES

Sur ce, la cloche sonne et nous ramassons vite nos livres pour courir vers les classes. Avant de ranger le petit lapin au fond de ma poche, je remarque ses intrigants yeux rouges.

L'armoire sans fond

Ce soir-là, aussitôt le repas terminé, mes parents se remettent à la tâche. Cette fois, ma mère décape les armoires de cuisine tandis que mon père repeint le hall. De mon côté, j'installe tout le nécessaire pour avoir un coin bureau fonctionnel dans ma chambre. À la lueur d'une lampe, je termine mes devoirs tandis que le petit lapin me surveille. Comme la télé n'a pas encore été branchée, je me mets au lit assez tôt ensuite. Je n'ai même pas l'énergie de filmer quoi que ce soit, ni de dessiner. Je tombe de fatigue.

Après un moment, un grincement me fait ouvrir les paupières. Je lève la tête en clignant des yeux. Il fait noir et il n'y a aucun bruit. Mes parents semblent couchés. Je repose la tête sur l'oreiller.

Le bruit plaintif se répète. Je me dresse sur mon lit. Ça doit être un courant d'air. Un coup d'œil vers la fenêtre m'indique pourtant qu'elle n'est pas ouverte.

Prenant mon courage à deux mains, je me lève et je marche vers la porte. Elle est aussi fermée. Ce n'est donc pas de là que venait le son.

Le bruit se reproduit. Je me retourne avec un sursaut.

La pièce est sombre et on n'y voit pas grand-chose. J'aperçois le battant entrebâillé de l'armoire-penderie. Je suis pourtant certain qu'il ne l'était pas avant que je m'endorme.

J'entends soudain un coup et une série de pas précipités. Un frisson me secoue.

La bouche sèche et les mains moites, j'allume ma lampe de chevet. La chambre est

déserte. Je m'avance à pas lents vers le meuble massif. Je n'ai pas encore eu le temps d'y ranger mon linge.

En prenant une grande inspiration, je l'ouvre d'un coup sec. Quelques cintres de métal se balancent, accrochés à la tringle. Des caisses vides sont empilées dans le bas. Au fond de l'armoire, une différence de couleur dans le bois attire mon attention. J'enlève les boîtes devant et découvre une petite trappe. Surprenant.

Je tâte cette petite porte. Elle se rabat en grinçant !

J'ai d'abord un mouvement de recul. Puis, je fixe le trou. L'arrière du meuble donne sur un couloir. Probablement celui qui est caché derrière les murs. J'y ai entendu des pas rapides plus tôt et je doute que ce soit mon père qui essaie de me jouer un tour.

Mon souffle s'accélère.

Sur la table de chevet, j'attrape ma caméra et j'allume la petite lampe pour me guider. Je pointe le faisceau vers l'issue dissimulée.

En l'explorant à travers ma lentille, je n'y remarque rien de particulier. Curieux, je me glisse dans l'ouverture tout en promenant le jet de lumière sur les parois du corridor secret. Personne ne se cache là.

Rassuré, je me redresse.

Soudain, la course reprend. J'entends une série de claquements contre le sol. Mon cœur s'arrête. J'ajuste mon objectif, le souffle court. Toujours rien.

Je découvre cependant une petite figurine posée au milieu du plancher, à quelques pas de moi. J'aurais pu jurer qu'elle ne se trouvait pas là il y a une minute.

Je reste figé un moment.

Comme il n'y a aucune présence dans le couloir, j'avance pour l'examiner, sans arrêter de filmer.

Cette fois, c'est un petit canard de bois. Dès que je le touche, les pas cessent. J'ai l'impression qu'on m'observe. J'explore une dernière fois le corridor, puis je retourne en hâte à ma chambre. Avant de me remettre au